

Yann Calbérac

4 juin 2006

## Couvrir le monde. Un grand XXe siècle de géographie française (sous la direction de Marie-Claire Robic)

Marie-Claire Robic, Didier Mendibil, Cyril Gosme, Olivier Orain et Jean-Louis Tissier, *Couvrir le monde. Un grand XXe siècle de géographie française*, ADPF (Ministère des Affaires étrangères), 2006, 231 p.



Couvrir le monde, voilà l'ambition des géographes qui, depuis la fin du XIXe siècle, cherchent à comprendre ce qui rattache l'homme à la terre. Certes, en un siècle les objets changent : il n'est plus question de remplir les blancs sur la carte (les géographes ont pris acte de la finitude du monde) et l'étude des relations homme/milieu a cédé la place à celle de l'espace géographique ou du système monde. La géographie d'aujourd'hui est l'héritière, en partie, de ce que l'on a appelé *l'école française de géographie* qui tire sa renommée de l'œuvre fondatrice de Paul Vidal de La Blache entamée dès 1870.

De 1870 à nos jours se déroule donc l'histoire d'un long XXe siècle de la géographie française dont les faits, déjà retracés ailleurs (par Paul Claval ou Philippe Pinchemel), restent encore méconnus. Résumer un siècle en deux cents pages relève de la gageure. Les auteurs (qui comptent parmi les spécialistes de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie) ont privilégié une approche qui s'étend aux discours portés sur la discipline, aux postures et aux pratiques scientifiques, ou sur le rôle social qu'ont joué les géographes tout au long de la période.

Ce programme est développé en quatre grandes parties. Dans la première, Marie-Claire Robic se consacre à l'émergence et à la mise en place d'une école de géographie en France. Celle-ci prend corps après la défaite de 1870, alors que trois figures géographiques marquent le paysage intellectuel de l'époque : le géographe anarchiste Elisée Reclus (l'auteur d'une *Nouvelle géographie universelle* qui compte dix-neuf volumes), l'écrivain Jules Verne (qui entraîne les lecteurs de ses voyages extraordinaires à la découverte d'un monde encore largement inexploré et qui continue à susciter des vocations géographiques de nos jours) et l'historien Emile Levasseur qui invente la géographie économique et inscrit la géographie dans les programmes scolaires. C'est dans ce terreau que prend racine l'œuvre de Paul Vidal de La Blache qui pose les cadres programmatiques et institutionnels d'un enseignement de la géographie à l'Université où elle s'affirme comme une discipline différente de l'histoire. C'est ce processus de spéciation de la discipline - qui permet l'émergence du géographe sur la scène scientifique - qui est décrit, ainsi que son individualisation progressive par rapport à l'histoire. Cette unité externe de la géographie ne masque des différenciations internes parfois marquées

dans les années 1970 et qui ont ouvert la voie aujourd'hui à un renouvellement en profondeur de la discipline, largement fondé sur l'interdisciplinarité avec les autres sciences sociales.

C'est à l'apparition de cette posture du géographe qu'est consacrée la deuxième partie de l'ouvrage écrite par Didier Mendibil. Les géographes constituent un corps de spécialistes qui partagent une même formation et des méthodes d'enquête propres. Parmi elles, le terrain constitue une instance privilégiée d'accès à la connaissance. Le contact avec le monde qu'il faut décrire et expliquer nécessite le recours à la vue directe. Cela explique l'importance de la photographie, substitut de cette vue directe, dont les géographes sont de grands utilisateurs. A cette vue directe se substitue ensuite une vision du monde largement fondée sur les statistiques que les premiers ordinateurs permettent de traiter. L'échelle d'analyse change ainsi que les objets d'analyse ; un courant spatialiste s'impose. Cette étude des pratiques scientifiques permet d'envisager une autre facette de l'activité des géographes qui ont souvent eu un rôle d'expert, notamment en matière d'aménagement du territoire, une préoccupation qui mobilise de plus en plus après la Seconde Guerre mondiale.

Dans la troisième partie, Olivier Orain travaille la géographie comme science et, en confrontant les discours identitaires aux pratiques savantes, lui applique le modèle des révolutions scientifiques décrit par Kuhn. Il explique la formation de ce paradigme classique par les disciples les plus proches du maître Vidal de La Blache, sa reproduction et sa remise en cause dans l'Université française depuis une trentaine d'années. La dernière partie, écrite par Jean-Louis Tissier et Cyril Gosme, envisage les productions des géographes français tout au long de la période. Celles-ci sont dominées par une tension entre une connaissance approfondie du monde et de sa diversité (couvrir le monde dans sa totalité, même si la géographie française, du fait du passé colonial du pays, a ses terrains privilégiés et ses terra incognita) et dans le même temps une connaissance fine du pays. Cette dernière ambition est souvent liée à un dessein politique pour laquelle la géographie est mobilisée, comme l'effervescence du sentiment national ou le soutien au projet colonial à la fin du XIXe siècle.

Cet ouvrage réussit donc à embrasser les grandes lignes de l'histoire de la géographie française. Ce tableau est complété par des annexes très bien conçues, comme la liste de toutes les géographies universelles écrites en France de Malte-Brun à Roger Brunet, ou des thèses d'Etat. Enfin, l'accent est mis sur les lieux de production et de diffusion de la pensée géographique française : une vaste bibliographie est proposée, ainsi qu'un grand choix de revues, sites ou autres qui permettent de suivre la vitalité de la pensée géographique en France.

Compte rendu : Yann Calbérac